



AUTOUR DE LA LÉGION D'HONNEUR (*suite*)

à SAINT-GERMAIN-EN LAYE



A l'occasion de la sortie du 6 novembre 2019 de l'Association des Trois Dumas & pour la sauvegarde de Villers-Cotterêts

INTRODUCTION

LA LEGION D'HONNEUR D'ALEXANDRE DUMAS (*suite*)

Notre cher Alexandre narre brièvement les circonstances de son obtention de la croix de chevalier de la Légion d'honneur, affectant de repartir en la mettant en poche.

Comme il évoque le fait qu'il l'aurait appréciée en 1830, année où il faillit l'obtenir, mais qu'elle est à présent (déjà !) trop galvaudée, et comme on aura bien noté qu'Hugo, son meilleur ami/ennemi, né en 1802 comme lui, fils d'un général comme lui, devenait officier le même jour, on peut y voir la marque d'une vilaine jalousie. Mais est-ce vraiment ainsi que les choses se sont passées ?

Voici à nouveau le récit de Dumas :



Association des Trois Dumas & pour la Sauvegarde du Vieux Villers
Siège : 34 rue du Général Mangin 02600 Villers-Cotterêts - a3dumas@laposte.net

(...)

Un jour, Michelet m'écrivit – je n'ai jamais vu Michelet, je ne lui ai jamais parlé – un jour, dis-je, Michelet m'écrivit :

« *Monsieur, je vous aime et je vous admire, parce que vous êtes une des forces de la nature.* »

Cette lettre me fit un plaisir beaucoup plus réel et beaucoup plus vif que si l'on m'eût écrit que je venais d'être nommé grand-croix de la Légion d'honneur.

A propos de la Légion d'honneur, deux mots qui indiqueront la sensation produite par les deux succès d'*Henri III* et de *Christine*.

Christine avait été jouée le 20 février, et, le 9 mars, très probablement sur la demande du duc de Chartres¹, qui, selon son désir, avait assisté à la première représentation, le duc d'Orléans² écrivait à M. Sosthène de La Rochefoucauld³ :

« *Palais-Royal, 9 mars 1830.*

J'apprends, monsieur, que vous avez l'intention de soumettre au roi⁴ la proposition d'accorder à M. Alexandre Dumas la croix de la Légion d'honneur, à l'époque de l'année où Sa Majesté est dans l'usage de faire une promotion dans l'ordre. Les succès dramatiques de M. Alexandre Dumas me semblent, en effet, de nature à mériter cette faveur, et je serai d'autant plus aise qu'il l'obtienne, qu'il a été, pendant près de six ans, attaché à mon secrétariat, et à l'administration de mes forêts, et qu'il a été, pendant ce temps le soutien de sa famille de la manière la plus honorable. On me dit qu'il est dans l'intention de faire un voyage dans le nord de l'Europe, et qu'il attacherait un grand prix à ce que sa nomination pût avoir lieu avant son départ. Je ne sais si le 12 avril ne serait pas une occasion où vous pourriez en soumettre la proposition au roi ; mais j'ai voulu vous en suggérer l'idée, en vous témoignant l'intérêt que je porte à M. Dumas. Et je profite avec grand plaisir de cette occasion pour vous offrir, monsieur, l'assurance très sincère de mes sentiments pour vous.

Votre affectionné, »

Louis-Philippe d'Orléans.

Un jour que j'étais à la bibliothèque, M. le duc d'Orléans descendit ; il tenait une lettre à la main. Il s'avança vers moi, qui m'étais levé à son entrée, et me tenais debout.

- *Tenez, monsieur Dumas, me dit-il, voici ce que l'on m'a demandé pour vous... Lisez.*

Je lus, et, à mon grand étonnement, ce que je lus, c'était la lettre que je viens de transcrire.

Je savais que M. Sosthène de La Rochefoucauld, qui avait beaucoup d'amitié pour moi, devait, poussé par Beauchesne⁵, présenter mon nom au travail de M. de la Bouillierie⁶ ; mais j'étais loin de me douter que M. le duc d'Orléans consentît jamais à me recommander.

Je rougis beaucoup ; je balbutiai quelques mots de remerciement, et je demandai au duc à qui je devais cette bonne fortune, d'être recommandé par lui.

- *A un ami*, me répondit-il, sans que je pusse en tirer autre chose.

Malheureusement, la recommandation de M. le duc d'Orléans n'eut aucun effet. On m'assura, dans le temps, que c'était M. Empis⁷, chef de bureau à la maison du roi, qui avait paralysé cette bonne intention du prince et de M. de La Rochefoucauld. – M. Empis suivait, en littérature, une ligne opposée à la mienne ; il a fait une pièce extrêmement remarquable : *La Mère et la Fille* ; le rôle principal en fut créé par Frédérick Lemaître, à son entrée à l'Odéon, avec un succès extraordinaire. J'ai dit : « *Malheureusement la recommandation de M. le duc d'Orléans n'eut aucun effet.* »

Expliquons le mot *malheureusement*. Oui, malheureusement, car, à cette époque où la croix de la Légion d'honneur n'avait pas encore été prodiguée, la croix de la Légion d'honneur eût été pour moi une véritable récompense. J'étais jeune ; j'étais plein de foi, d'ardeur, d'enthousiasme ; j'entrais dans la carrière, enfin ; ma nomination m'eût causé, alors, une véritable joie.

Mais c'est un des malheurs de ceux qui donnent, de ne jamais savoir donner à temps ; cette croix que le

duc d'Orléans demandait pour moi en 1830, le roi Louis-Philippe ne me la donna qu'aux fêtes de Versailles, en 1836 ; et encore ce ne fut pas lui qui me la donna, ce fut le prince royal, qui, à l'occasion de son mariage, avait eu à sa disposition une grand-croix, deux croix d'officier, et une croix de chevalier.

La grand-croix fut pour François Arago ; les deux croix d'officier furent pour Augustin Thierry et Victor Hugo ; la croix de chevalier fut pour moi.

Arrivé à cette époque de ma vie, je dirai toutes les histoires qui se rattachent à cette croix, et comment M. de Salvandy⁸, pour qu'on lui pardonnât la croix d'officier donnée à Hugo, et la croix de chevalier donnée à moi, fut obligé de la donner en même temps à un brave garçon dont le nom parfaitement inconnu devait nous protéger de son obscurité.

Il en résulta que je mis la croix dans ma poche, au lieu de la mettre à ma boutonnière.

Cela me rappelle l'histoire du père d'un de mes confrères en littérature, marchand de coton très riche, qui, ayant eu la croix pour avoir prêté deux millions à Charles X, n'en porta jamais le ruban qu'à la boutonnière du gousset de son pantalon.

Il me fallut donc, pour cette fois, me priver du ruban rouge.

En dehors de la confusion entre le grade de commandeur et la dignité de Grand-Croix (Grand Aigle à l'origine), l'histoire se tient. Dumas ne poursuit pas la rédaction de ses Mémoires pour nous donner les détails qu'il nous promet ici. Il nous expose que c'est le « prince royal », c'est-à-dire son ami Ferdinand d'Orléans.

Le 30 mai 1837, au château de Fontainebleau, Hélène de Mecklembourg-Schwerin épouse Ferdinand, duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe Ier (1773-1850) et de la reine Marie-Amélie de Bourbon (1782-1866), princesse des Deux-Siciles.

Le 30 mai également ARAGO fut fait Commandeur (et non pas Grand-Croix). Pour les autres personnages cités, Augustin THIERRY fut fait officier le 2 juin 1837 (il sera Commandeur le 24 avril 1845), HUGO également officier, mais le 2 juillet 1837, tout comme DUMAS, chevalier le même jour⁹

Par ailleurs, et selon l'usage, et en anticipation du mariage, Samuel Hermann OERTHLING, l'ambassadeur du Mecklembourg auprès de Louis-Philippe, fut fait Commandeur le 9 décembre 1836 pour prendre rang dès le 25 novembre précédent. Ainsi honoré à titre étranger, il pouvait « sauter les étapes ». Rappelons que les étrangers obtiennent titre et décoration mais ne sont pas membres de l'ordre.

Au passage, il est très amusant de découvrir qu'Oerthling, propriétaire du château des Fossés près de Villers-Cotterêts depuis le premier Empire, a été honoré par la France pour les mêmes circonstances que notre Dumas, qui passa les premières années conscientes de son enfance avec son père le général aux Fossés, moins de dix ans avant cette acquisition par Oerthling¹⁰.

Donc les dates ne sont pas toutes les mêmes, alors que tous ces personnages devaient, selon Dumas et d'autres sources, leur nomination au mariage de Ferdinand. La curiosité pousse à chercher plus loin.

On découvre en cherchant un peu que l'histoire est différente de ce que nous dit Dumas, et peut se résumer ainsi : A l'occasion du mariage de Ferdinand et Hélène le 30 mai, un grand dîner suivi d'un grand bal furent offerts le 10 juin dans le palais de Versailles à toutes les gloires de la France. A cette occasion Louis-Philippe inaugurait les galeries historiques dédiées « à toutes les gloires de la France ». Pour l'occasion, un spectacle fut donné sur la scène de l'Opéra royal. Le décorateur de l'Opéra de Paris, Pierre Luc-Charles Cicéri, exécuta spécialement pour le ballet final de la représentation, un « palais de marbre réhaussé d'or ».

Victor Hugo, Alexandre Dumas ou encore Eugène Delacroix se trouvaient parmi les nombreux invités.

La veille de la fête, Dumas vint voir Hugo. Le roi l'avait rayé de la liste des promotions à la Légion d'honneur.

Blessé, Dumas avait renvoyé son invitation. Hugo écrivit au duc d'Orléans qu'il était solidaire de son ami ; le prince royal intervint auprès du roi et tout s'arrangea ; ils se rendirent ensemble à Versailles, vêtus tous deux en garde nationaux. Ils y retrouvèrent Balzac et Eugène Delacroix (déjà chevalier depuis le 4 mars 1831).

L'amitié du prince royal était acquise aux deux écrivains ; Hugo reçut la rosette d'officier de la Légion d'honneur, Dumas la croix de chevalier.

Mais, en cherchant plus encore, on découvre que pour Hugo aussi les choses ne furent pas si simples :



Le 30 mai 1837, il est convié au mariage du duc et de la duchesse d'Orléans, célébré au palais de Fontainebleau. Il y retrouve Jules Janin, Alfred de Musset, Balzac, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Jules Michelet, Alexis de Tocqueville. Le 10 juin, il est invité à l'inauguration du musée de Versailles. À l'instar de *La Presse* d'Émile Girardin, il s'étonne toutefois de ne pas être compris parmi les écrivains qui, à cette occasion, recevront la croix d'officier de la Légion d'honneur, lui qui n'est que chevalier. Il s'empresse d'adresser une supplique au duc d'Orléans : « C'est à Votre Altesse Royale elle-même que je m'adresse, et je la supplie de trouver bon que je m'abstienne d'aller à Versailles dans une circonstance où je ne pourrais le faire avec dignité. » L'héritier de la couronne s'engage à réparer cet oubli et lui renouvelle son invitation. Vêtu en uniforme de garde national, Victor se rend alors au banquet donné dans la galerie des Glaces, où l'on a disposé pas moins de quinze cents couverts, et aux fêtes qui achèvent la journée. Il est assis entre le duc d'Aumale, l'un des fils du roi, et la duchesse, qui lui déclare que « le premier édifice que j'ai visité à Paris, c'est votre Notre-Dame ».

Le 4 juillet, il est promu officier de la Légion d'honneur. L'ordonnance, qui nomme également Alexandre Dumas chevalier, met en rumeur tout le camp de ses adversaires politiques et le groupe des classiques. Guillaume Viennet, l'auteur de *Sigismond de Bourgogne*, commandeur de la Légion d'honneur, prend la nouvelle au tragique et déclare ne plus vouloir porter la croix d'officier de la Légion d'honneur si on la donne au chef de l'école romantique. Nombreux généraux de la vieille armée, à l'imitation de cet ancien officier d'artillerie de marine, retirent de leur boutonnière le ruban placé autrefois par Napoléon I^{er}.

Il semble donc que nos deux conscrits, ces futures gloires de la Littérature, parfois rivaux, souvent amis, aient subi la même gifle. Mais qu'Hugo fut celui qui réclama pour tous deux, et fut mieux servi - on ne trouve pas trace dans son dossier d'une nomination comme chevalier auparavant.



NOTRE SORTIE

JOURNEE A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE LE MERCREDI 6 NOVEMBRE 2019

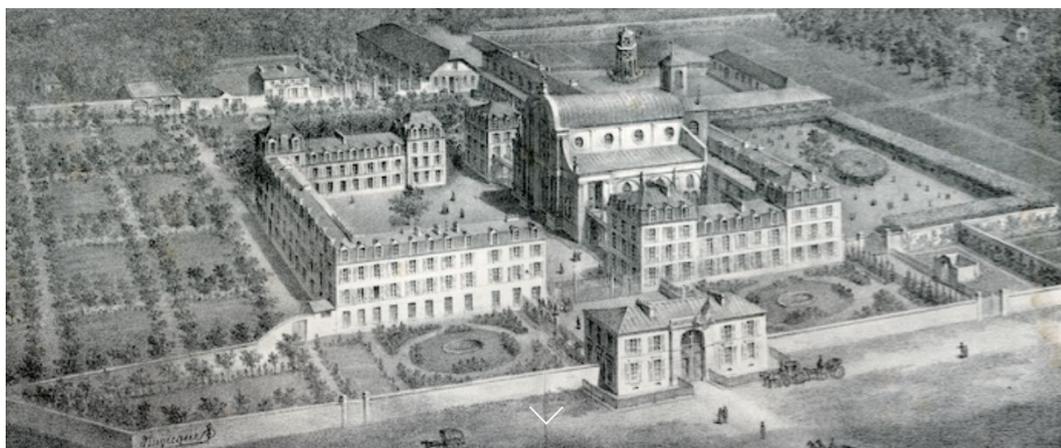
Après Ecoeu (et Chantilly) en Mars 2015

Saint-Denis en Mai 2016

L'Hôtel de Salm en mai 2018 (au lieu de septembre 2017)

nous achevons notre cycle autour de la légion d'honneur avec deux autres bâtiments de prestige appartenant à la Grande Chancellerie et tous deux situés à Saint-Germain-en Laye :

- **La maison d'Education des Loges**, au cœur de la forêt, et qui accueille les demoiselles de la Légion d'honneur en complément de Saint-Denis. Mme Christine Grandmontagne, nommée intendante générale par le général Puga en Mai dernier, nous accueillera elle-même sur ce site chargé d'histoire et où nous croiserons les nombreuses pensionnaires qui y poursuivent leurs études. Sur le site d'une chapelle de 1320 dédiée à Saint-Fiacre où l'ordre mendiant des Augustins déchaussés s'établir en 1626, Anne d'Autriche fonda en 1644 un couvent et une église, Notre-Dame des Grâces. En 1786 les Augustins, faute de vocations, y installent une manufacture d'étoffes de soie et de velours, comme dans beaucoup d'autres couvents de France, et ce avant même la Révolution. Après saisie, le pouvoir révolutionnaire y installe une manufacture de poudre à canon avant qu'en 1810 Napoléon ne la transforme, avec cinq autres lieux, en maison « destinée à recueillir et élever les orphelins dont les pères sont morts officiers et chevaliers de la Légions d'honneur ». Le bâtiment fut donc sauvé de la destruction par cette affectation « sociale » de l'empereur (un peu comme notre château François I avec les mendiants de la ville de Paris). En 1960, avec la réaffectation d'Ecoeu à un rôle de musée de la Renaissance, les Loges sont agrandies pour accueillir les demoiselles de la Légion d'honneur en complément de Saint-Denis.



[ACCUEIL](#) > [SAINT-GERMAIN-EN-LAYE](#) > LA MAISON D'ÉDUCATION DE LA LÉGIION D'HONNEUR

- **Le château du Val**, où nous déjeunerons : Fréquentée par François 1er , Henri II, Louis XIV, Louis XV, la Maison du Val, appelée également la Maison de Carrières-sous-Bois

(l'actuel Château du Val), est à l'origine un des nombreux pavillons de chasse en forêt de Saint-Germain-en-Laye. Ceci nous rappelle aussi 'la Malemaison', qui précéda le château royal de Villers. Vers 1675, sur ordre de Louis XIV, Jules Hardouin-Mansart remplace la simple "Maison du Val" par un petit château qui termine l'aménagement de cette allée-promenoir que constitue la Grande Terrasse de Saint-Germain-en-Laye où le Roi pouvait trouver repos et solitude. Durant la seconde moitié du XVIII siècle, le Château du Val devient un "salon" très réputé. De nombreuses réceptions y sont données et des salons littéraires ou philosophiques s'y tiennent.

En 1926, le Château du Val est vendu par le Comte Oscar de Reinach-Cessac à Messieurs Dumien et Lacoste. Ce dernier, légionnaire de titre, décide d'offrir le château au Général Dubail, Grand Chancelier de l'Ordre de la Légion d'honneur et fondateur de la SEMLH, pour devenir la maison de retraite de la Légion d'honneur. Nous y serons reçus par le directeur monsieur Sergio Soldini.

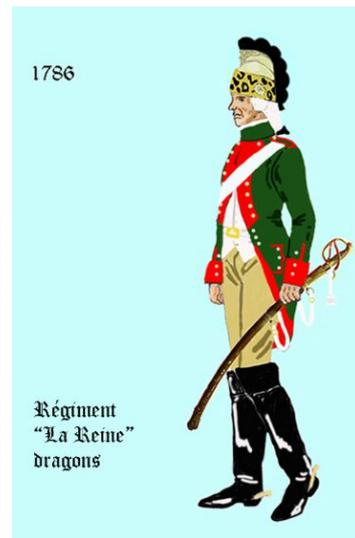


Le château du Val vu de la Terrasse le Nôtre

Mais rappelons-nous que, de 1778 à 1784, Saint-Germain fut la ville où cohabitèrent, **rue de l'Aigle d'Or**, le marquis Davy de La Pailleterie et son fils Alexandre Thomas, âgé de 16 ans à leur arrivée. Comment ne pas penser au blason des Davy de la Pailleterie, que nous avons repris comme logo, avec ses trois aigles d'or !



Le jeune homme y apprit l'escrime et les manières de l'aristocratie chez Nicolas Texier de La Boëssière, où il fit connaissance de son aîné de 17 ans, le déjà célèbre chevalier de Saint-Georges, métis comme lui, et pensionnaire là de l'âge de 13 ans à 19 ans, et souvent présent à cette époque. Il le retrouvera plus tard avant de se brouiller avec lui. Menant à partir de 1784 à Paris la vie d'un jeune gentilhomme, le futur général s'engagera sous le nom d'Alexandre DUMAS le 2 juin 1786 dans régiment des dragons de la Reine d'Antoine-Louis-Marie de Gramont, duc de Guiche: Il s'était définitivement brouillé avec son père le marquis à l'annonce du mariage de celui-ci avec sa gouvernante et maîtresse Marie Retou, de presque 40 ans sa cadette. Le père de notre cher Alexandre n'assistera pas au mariage, et le marquis mourra le 15 juin suivant, criblé de dettes. Bientôt, en 1789, le jeune dragon se trouvera à Villers-Cotterêts où il rencontrera Louise Labouret.



Le chevalier de Saint-Georges en 1787 (Mather Brown) et l'uniforme des dragons de la Reine

Mais revenons à Saint-Germain. Cette cité royale et impériale connut certes un destin plus prestigieux, mais elle a de nombreux points communs avec Villers-Cotterêts : la forêt et les chasses royales qui en firent la fortune, la présence de personnages de renom et l'édification d'un château royal. Est-ce la raison pour laquelle Alexandre décida de s'y installer alors qu'il exprima vers 1850 la nostalgie de son pays natal dans « Mes Mémoires » ?

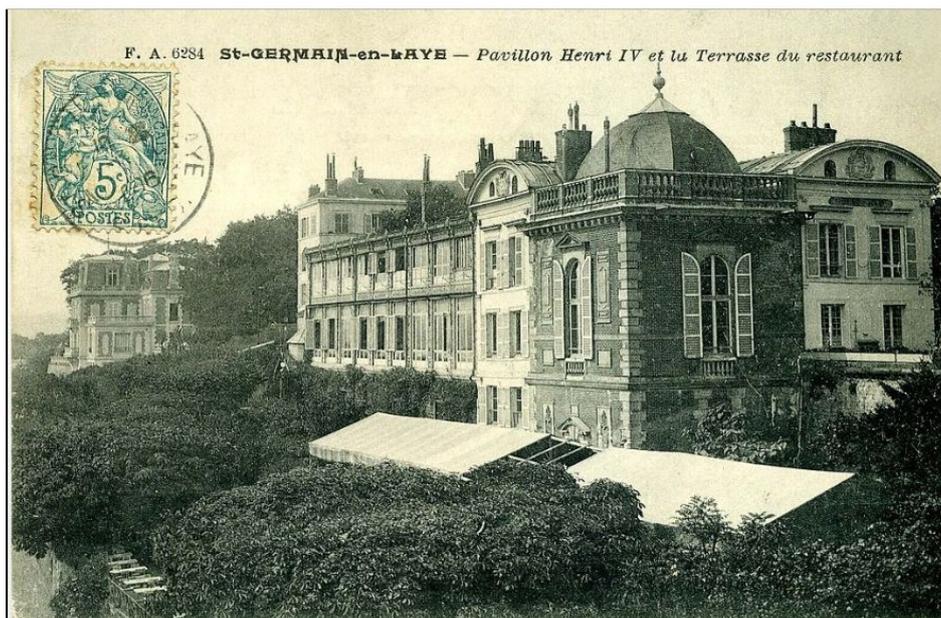


La Grande curée du cerf en forêt de Saint-Germain par Louis XVI -1780 porcelaine de Sèvres (conservé à Versailles)

C'est en 1778 que le prince de Beauvau-Craon reçoit en son château du Val, où nous déjeunerons, le célèbre Benjamin Franklin, puis Mozart à l'Automne. Le duc de Noailles, dans son hôtel où nous finirons la journée, fait transformer son jardin en parc à l'anglaise avec les conseils du peintre Hubert Robert.

- N'oublions pas encore que seulement 60 ans après le départ de son père de la ville royale, Alexandre lui-même s'installa à la fin du printemps 1844 au **pavillon Henri IV**, chez son grand ami le restaurateur Collinet, l'inventeur des pommes soufflées et des « côtelettes à la béarnaise ». Le pavillon Henri IV, où naquit Louis XIV, était situé sur l'emplacement de l'ancien château royal et, devenu inhabitable, avait été démoli par le comte d'Artois, le futur Charles X, à qui son frère Louis XVI l'avait offert, à l'époque même où l'aïeul et le père de Dumas s'installèrent à Saint-Germain. Un nouveau bâtiment fut alors construit, qui sera saisi et revendu à la Révolution. Passé à la compagnie des chemins de fer de l'ouest, il fut donc loué au fameux Collinet.

Dumas l'évoquera en 1867 dans « Histoire de mes bêtes ». Le chemin de fer terminé en 1837 permettait d'aller et venir rapidement à Paris. Là, il termina « Les Trois Mousquetaires », rédige « Le comte de Monte Cristo », tout en supervisant la construction voisine de son extraordinaire château de... « Monte Cristo », à Port-Marly tout proche.



Nous déambulerons donc dans Saint Germain en guise de promenade digestive et avec l'aide d'une guide de l'office de tourisme, avant de nous rendre dans un dernier lieu d'exception, un peu secret : **l'hôtel de Noailles**, où madame Brissard, sa propriétaire passionnée et très érudite nous accueillera avant notre départ.



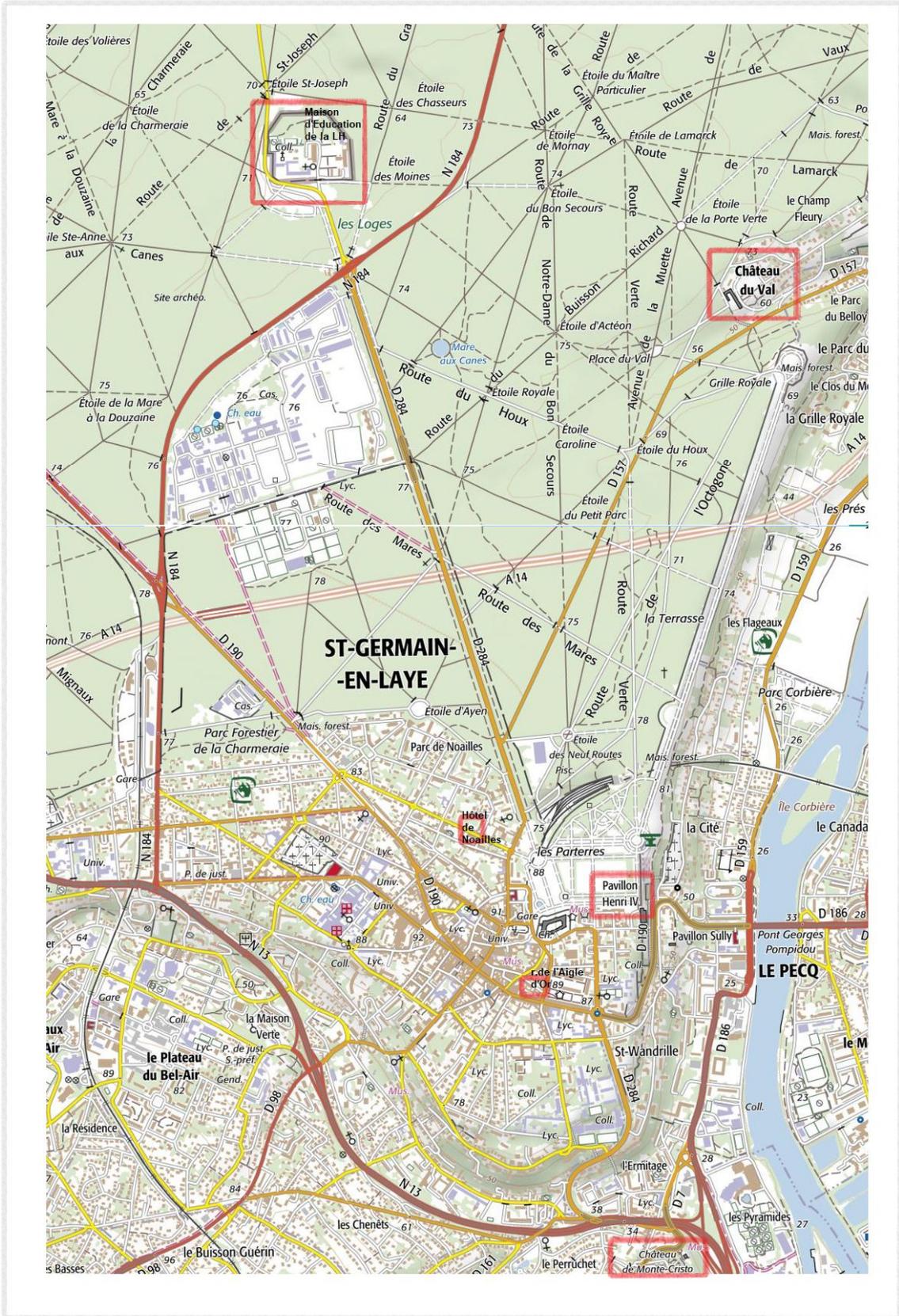
34 — SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — La Rue d'Alsace.

JND
Jfot

Novembre 2019, au château des Fossés

Xavier Blutel, président de l'Association des trois Dumas & pour la sauvegarde du vieux Villers





NOTES:

¹ Ferdinand, fils aîné du futur Louis-Philippe, porte ce titre avant de reprendre en 1830 celui de duc d'Orléans.

² Louis-Philippe, qui deviendra roi des Français le mois de juillet suivant

³ Sosthène, vicomte de La Rochefoucauld (1785-1864), légitimiste opposé à Louis-Philippe, démissionna de la direction des Beaux-Arts en 1830.

⁴ Charles X, qui devra laisser la place à son cousin en juillet.

⁵ Probablement Alcide-Hyacinthe du Bois de Beauchesne (né à Lorient le 31 mars 1800, mort à Varennes-sur-Allier le 29 novembre 1873) qui fut gentilhomme de la chambre du roi sous Louis XVIII, chef de cabinet au département des beaux-arts de 1825 à 1830, puis chef de section aux Archives nationales

⁶ François Marie Pierre Roulet, baron, puis comte de La Bouillerie (né à La Flèche, 27 avril 1764, décédé au château de la Barbée, Bazouges-sur-le-Loir, 6 avril 1833) haut fonctionnaire et homme politique français, grand officier de la Légion d'honneur, pair de France sous Charles X. Charles X le nomma président de la section des finances au Conseil d'État en 1824, ministre d'État et membre du Conseil privé et intendant général de la Maison du roi le 23 mai 1827. Il perdit toutes ces qualités à la chute de Charles X. Un de ses descendants habite la ferme de Chavigny à Longpont, près de Villers-Cotterêts. Il descend par sa mère de Danré (1807-1817), propriétaire de la ferme de Vouty et maire de Faverolles. Républicain convaincu.

Alexandre Dumas enfant venait souvent avec ses parents acheter du beurre et des œufs chez Danré. Quand il donnait une grande chasse, le général Dumas était invité. Il eut un accident grave de chasse en 1812, qui nécessita l'amputation du pouce ('Dumas, Mes Mémoires).

En 1823 Danré remet à AD une lettre de recommandation pour le duc d'Orléans au général Foy, son ancien condisciple du collège de Soissons et chef des républicains de l'Aisne. C'est donc grâce à Danré si AD put être engagé et donc vivre à Paris

⁷ Adolphe-Dominique-Florent-Joseph Simonis, dit Empis, 1795-1868, auteur dramatique. Wikipedia : Après des études au lycée Impérial, il devient maître clerc dans une étude de notaire. C'est à ce titre qu'il se rend un jour chez le compositeur Spontini, qui réside alors à Paris. Le musicien en manque d'inspiration consulte le maître clerc et se déclare enchanté de ses conseils. Ainsi encouragé à se lancer dans une voie nouvelle, Empis écrit en collaboration deux livrets, dont le deuxième, Vendôme en Espagne, est mis en musique en 1823 par Herold et Auber. L'année suivante, il commence à écrire pour le théâtre et entame en même temps une carrière administrative, devenant tour à tour secrétaire des bibliothèques du roi, vérificateur du service des gouvernements des maisons de la couronne et enfin chef de la première division au ministère de la maison du roi. Ses drames et des comédies lui valent d'être élu membre de l'Académie française en 1847, puis de succéder à Arsène Houssaye comme administrateur général du Théâtre-Français en 1856.

Si quelques-unes de ses pièces ont remporté un succès de vogue, notamment La Mère et la fille, jouée au théâtre de l'Odéon en 1830 avec Frédérick Lemaître dans le rôle principal, elles furent pour la plupart accueillies avec froideur par la critique et boudées par le public. Après avoir vu Un Jeune Ménage au Théâtre-Français en 1838, un critique théâtral écrivait dans L'Artiste : « Rien ne distingue ce drame nouveau des autres pièces données au théâtre par M. Empis. On y retrouve le même genre d'intrigue et les mêmes idées. En un mot, c'est un ouvrage qui, sans être absolument mauvais, ne brille ni par l'invention, ni par le caractère des personnages, ni par le style, un ouvrage médiocre et sans portée, qui n'a d'autre but que de reproduire dans toute leur réalité vulgaire quelques scènes de la vie commune. » Les pièces d'Empis n'ont connu par la suite aucun regain de popularité.

⁸ (Wikipedia) Fils de Pierre de Salvandy (1748-1828), avocat au Parlement, et de Jeanne Marie Goudin. Né dans une famille de petite noblesse de robe d'origine irlandaise, Narcisse-Achille de Salvandy fit, comme boursier, ses études classiques au lycée Napoléon à Paris. Pour échapper à une punition qui lui avait été infligée, il s'engagea en 1813 dans les gardes d'honneur de Napoléon Ier sous le nom de « Salvandy de la Gravière ». Brigadier le 26 mai 1813, sous-lieutenant le 16 juin, il prit une part active en 1813-1814, à la guerre de Saxe et à la campagne de France, durant laquelle il fut blessé, et fut promu adjudant-major.

Entré dans les mousquetaires noirs de la maison militaire de Louis XVIII le 22 juillet 1814 lors du retour des Bourbons, il en fut exclu le 31 décembre 1815 et reçut en compensation la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il réintégra l'armée en février 1816, fut promu capitaine en août 1817 et suivit, peu après, les cours de l'école de droit.

Pendant les Cent-Jours, il avait publié quelques brochures libérales. Dévoué au parti constitutionnel, il fit paraître en 1816, sous le titre La Coalition et la France, un écrit des plus vifs contre l'occupation étrangère. Les alliés réclamèrent son arrestation, mais le roi refusa et, après l'évacuation du territoire, le duc de Richelieu le nomma maître des requêtes au

Conseil d'État (1818). En 1821, Salvandy s'allia à une riche famille protestante en épousant Julie Féray, fille de Louis Féray, issu d'une dynastie de négociants havrais, anobli en 1769, sœur d'Ernest Féray et petite-fille de l'industriel Christophe-Philippe Oberkampf (1738-1815). Ils s'installèrent à Essonnes, dans la propriété de Chantemerle, puis à Paris, rue Cassette. Le couple eut un garçon et une fille. Le ménage semble avoir été heureux, en dépit de la vie secrète homosexuelle de Salvandy dont le nom figure deux fois dans le « Registre des pédérastes » de la Préfecture de police de Paris, où est mentionnée sa liaison « contre nature » avec le préfet Jean-François-Léon Saladin, qui était du reste un ami d'enfance.

Salvandy collabora, vers la même époque, au Journal des Débats, soutint la politique du duc Decazes et se montra hostile aux ultras. Aussi fut-il destitué de ses fonctions au Conseil d'État par le comte de Peyronnet en 1821. Il se démit, deux ans plus tard, du grade d'officier d'état-major qu'il détenait depuis 1815, entreprit, contre les ultras, une vigoureuse campagne et se montra un adversaire déterminé du ministère Villèle.

Il donna, en 1824 un roman historique, Don Alonzo ou l'Espagne, histoire contemporaine, qui eut un vif succès. Il publia encore Les Funérailles de Louis XVIII (1824), De l'émancipation de Saint-Domingue (1825), La Vérité sur les marchés Ouvrard (1825), Discussion de la loi du sacrilège (1825), Les Amis de la liberté de la presse (1827), Insolences de la censure (1827), Histoire de Pologne avant et sous le roi Sobieski (1827-1829), ouvrage dans lequel de nombreuses erreurs attestent une étude très insuffisante du sujet. Ces ouvrages sont écrits dans une prose poétique qui imite et exagère la manière de Chateaubriand dont Salvandy était, disait-on, « le clair de lune ».

L'avènement du cabinet Martignac acheva de mettre Salvandy en évidence : après avoir été réintégré au Conseil d'État et promu conseiller d'État (1828), il fut chargé de soutenir le projet de code militaire devant la Chambre des pairs. Il donna sa démission à l'avènement du ministère Polignac, malgré les instances de Charles X. C'est dans la conversation qu'il eut à ce sujet avec le roi qu'il aurait prononcé un de ses mots historiques :

— Je ne reculerai pas d'une semelle, lui disait Charles X.

— Plaise à Dieu, répliqua-t-il, que Votre Majesté ne soit pas forcée de reculer d'une frontière.

Le 31 mai 1830, au cours d'une fête donnée au Palais-Royal en l'honneur du roi des Deux-Siciles, Salvandy dit au duc d'Orléans le mot célèbre : « Voilà, Monseigneur, une fête toute napolitaine : nous dansons sur un volcan ! »

Salvandy ne désira pas la Révolution de Juillet mais il contribua à la préparer par ses articles au Journal des Débats, d'une vivacité d'expression et d'une pénétration remarquables. Rallié à la monarchie de Juillet, il reprit sa place au Conseil d'État réorganisé et, lors d'une élection partielle, fut élu, le 21 octobre 1830, député du 3^e collège de la Sarthe (La Flèche). Il siégea au centre droit et s'associa à tous les actes du parti conservateur : il s'opposa aux propositions à orientation démocratique et reprocha au ministère d'avoir manqué de fermeté lors des journées des 13 et 14 février 1831. Non réélu au renouvellement général de cette année, il publia des brochures contre le parti du Mouvement et intervint en faveur des ministres de Charles X.

Le 7 novembre 1833, le 1^{er} collège de l'Eure (Évreux) le renvoya à la Chambre des députés en remplacement de M. du Meilet, décédé. Rapporteur de la loi dite « de disjonction », il ne cessa de voter avec la majorité conservatrice et fut réélu le 21 juin 1834.

Le 19 février 1835, il fut élu à l'Académie française en remplacement de François-Auguste Parseval-Grandmaison et reçu par Pierre-Antoine Lebrun, le 21 avril 1836.

Lors de la formation du second cabinet Molé, le 15 avril 1837, il devint ministre de l'Instruction publique et conserva ce portefeuille jusqu'en mars 1839. Pendant son passage au ministère, il poursuivit l'œuvre de Guizot en créant le corps des sous-inspecteurs et en publiant l'ordonnance du 22 décembre 1837 fondant les salles d'asile, qui sont à l'origine des écoles maternelles. Il modernisa l'enseignement secondaire par l'introduction d'une langue vivante obligatoire en instituant des chaires de littérature étrangère dans les départements, le renforcement des mathématiques et l'incitation à l'organisation d'un enseignement professionnel dans les écoles primaires supérieures. Il améliora le traitement des professeurs et distribua des subventions aux gens de lettres.

Après avoir été remplacé comme député par Antoine Trutat le 26 mai 1837, il rentra au Parlement le 1^{er} juillet suivant comme élu du 4^e collège d'Eure-et-Loir (Nogent-le-Rotrou)⁶ en remplacement du comte Langlois d'Amilly, nommé préfet. Son mandat lui fut renouvelé le 4 novembre de la même année⁷, puis le 2 mars 1839. Le même jour, il était également élu dans le 3^e collège du Gers (Lectoure)⁹. Il opta pour Nogent-le-Rotrou. Il devint vice-président de la Chambre et fut nommé, en 1841, ambassadeur en Espagne. À cette occasion, l'arrondissement de Nogent-le-Rotrou lui confirma son mandat de député¹⁰. Réélu à Nogent-le-Rotrou le 9 juillet 1842, il opta pour Lectoure, qui l'avait également élu le même jour. Il observa, dans certaines questions, une attitude plus indépendante, et fut nommé ambassadeur à Turin en 1843. Il est élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur, le 19 octobre 1843.

N'ayant pas voté la « flétrissure » des députés qui étaient allés auprès du « comte de Chambord » à Belgravia Square, il en reçut du roi de vifs reproches lors d'une visite aux Tuileries, et donna sa démission d'ambassadeur. L'incident fut même porté à la tribune par Thiers comme inconstitutionnel.

Salvandy entra pourtant dans le troisième ministère Soult le 1^{er} février 1845, en remplacement d'Abel-François Villemain. Il demeura en place dans le ministère Guizot jusqu'au 23 février 1848. À la suite de son entrée au gouvernement, il fut réélu, le 1^{er} août 1846, député de Lectoure¹³ et d'Évreux¹⁴. Pendant son ministère, il reconstitua le Conseil royal de l'Instruction publique pour remplacer le Conseil royal de l'Université et combattre le monopole de l'Université, créa l'École d'Athènes, restaura l'École des chartes et présenta plusieurs projets de loi sur la réorganisation des écoles de droit et de médecine et sur l'enseignement secondaire. Il renforça les moyens de la bibliothèque royale. Sous l'impulsion de Louis Poinsot, il créa une chaire de Géométrie Supérieure à la Faculté des Sciences, occupée alors par Michel Chasles.

La Révolution de 1848 le rendit à la vie privée. Après quelques années passées hors de France, notamment à Jersey, il revint à Paris, resta en relation avec les chefs de l'ancien parti conservateur, prit part aux tentatives de fusion entre les deux branches des Bourbon et se fit nommer président de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, département dans lequel il possédait le château de Graveron. C'est là qu'il mourut en 1856. Il est enterré au cimetière du Père-Lachaise (29^e division).

⁹ Wikipédia dit le 3 juillet, mais les notices individuelles de la base Leonor le 2

¹⁰ Les Fossés sont depuis 1999 la propriété de X. Blutel, auteur de ces lignes et président de l'Association des Trois Dumas & pour la sauvegarde du vieux Villers.